

25^c.

Journal du Lot

25^c.

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Abonnements

	3 mois	6 mois	1 an
LOT et Départements limitrophes.....	11 fr. 50	21 fr.	38 fr.
Autres départements.....	12 fr.	22 fr.	40 fr.

TÉLÉPHONE 31

COMPTE POSTAL : 5399 TOULOUSE

Les abonnements se paient d'avance
Joindre 1 franc à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction & Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. COUESLANT, Directeur

Rédacteurs : Emile LAPORTE, Louis BONNET, Paul GARNAL

Les Annonces sont reçues au bureau du Journal.

Publicité

ANNONCES JUDICIAIRES.....	1 fr. 90
ANNONCES COMMERCIALES (la ligne ou son espace).....	2 fr. 25
RECLAMES 3 ^e page (— d ^e —).....	3 fr. 50
» 2 ^e page (— d ^e —).....	6 fr. »

Les Annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le
Journal du Lot pour tout le département.

CENTENAIRE DE GAMBETTA

UNE PAGE DE M. DE MONZIE SUR GAMBETTA

La page, que nous donnons ci-dessous, est destinée au catalogue de l'exposition qui a été inaugurée à la Bibliothèque nationale, à l'occasion du centenaire de Gambetta :

Gambetta n'a pas vécu assez longtemps pour laisser la haine. Les outrages destinés à sa personne se sont employés contre sa mémoire. On le calomnait dans la mort, comme si, lui disparu, il était encore besoin de l'abattre. Même la revanche de 1918 ne fut pas sa revanche. L'oubli ajouta son injustice aux injures de la renommée.

Et voici que, cent ans après sa naissance, l'histoire réclame Gambetta et l'enlève à la polémique. Ses actes, ses projets, toutes ses activités d'homme public et d'homme d'Etat vont enfin être soumis à l'examen documentaire, à l'impartial jugement de ces chercheurs que groupe si opportunément la Société d'histoire de la Troisième République. Il s'agit de nettoyer les écuries de la légende et de restituer à la France des motifs d'aimer Gambetta. L'exposition organisée à la Bibliothèque nationale et par les soins délicats de Julien Cain inaugure cet effort de vérité et de pitié, que j'avais moi-même tenté il y a quelque dix ou quinze ans, mais dans le cadre de Cahors, sa ville et ma ville.

Mais Gambetta a toujours débordé sa province natale. Le musée de Cahors n'est qu'une ébauche, une velléité. Il ne contient que d'humbles reliques, des ex-voto politiques, des recueils de caricatures — tout ce que, maire de Cahors, j'ai reçu en garde perpétuelle des mains du général Léon Jouinot-Gambetta, neveu du tribun et vainqueur d'Uskub. Il y a dix ou quinze ans, Poincaré effaçait Gambetta : une certaine prudence, une certaine sagesse que la victoire consacrait et solennisait, nous rendaient intelligible le romantisme généreux où s'alimentèrent après 1871 les espoirs de notre peuple vaincu. L'ardeur nationale que suscita la parole de Gambetta ne s'accordait plus aux circonstances. Les circonstances ont changé et le centenaire de Gambetta coïncide avec la renaissance de l'inquiétude française, de cette inquiétude dans laquelle nous retrouvâmes et retrouverons le principe de notre grandeur.

A. DE MONZIE.



LEON GAMBETTA

(Né le 2 avril 1838, mort le 31 décembre 1882)

JOURNÉE DE SAMEDI RECEPTION DU MINISTRE

A 9 heures 15, arrivait de Paris, M. Raoul Aubaud, sous-secrétaire d'Etat, à l'Intérieur, délégué par le président Albert Sarraut, que des obligations impérieuses avaient retenu dans la capitale.

Sur le quai d'arrivée, les représentants de la municipalité attendent le représentant du gouvernement, entourant M. le Préfet du Lot et les sous-préfets de Figeac et de Gourdon, M. Garrigou, sénateur et M. René Besse, député, sont aussi là, de même que la presque unanimité des membres du Conseil général.

A l'heure précise, M. Raoul Aubaud, descend du train. Il est accompagné de M. Jean-Louis Malvy, député de Gourdon et de M. Loubet et Fontanille, sénateurs. Dans les salons de la gare qui ont reçu la décoration d'usage, M. le Préfet du Lot procède aux présentations.

Au dehors, une compagnie de tirailleurs rend les honneurs. Le cortège d'autos se forme, se rendant à la Préfecture et la journée de fêtes va commencer. Elle se déroulera suivant l'ordre prévu, par un magnifique temps de printemps ensoleillé.

Aux Monuments aux Morts

Après quelques instants de repos, à dix heures, le cortège officiel se rend au Monument aux Morts où le ministre, devant une foule nombreuse et recueillie et une compagnie de tirailleurs, dépose une gerbe.

Suivant le rite consacré et toujours émouvant la sonnerie aux morts fait entendre ses accents funèbres et l'assistance immobile observe le silence d'hommage et de respect.

La même cérémonie se déroule devant le Monument des Mobiles.

A l'Hôtel-de-Ville

Le cortège se rend ensuite à l'Hôtel de Ville, où M. de Monzie doit présenter au ministre les corps constitués.

Une foule considérable l'y attend. Les fonctionnaires de tous ordres ont peine à se frayer passage pour accéder au cabinet du Maire où M. de Monzie les attend, ayant à ses côtés ses adjoints et toutes les personnalités que nous avons déjà signalées.

Cette présentation ne s'opère pas à Cahors suivant les formes protocolaires et dans une charmante allocution, M. de Monzie, sans s'en excuser, souligne spirituellement ce charmant désordre où s'exprime l'esprit cordial et bon enfant de notre cité heureuse d'accueillir pour célébrer son illustre enfant le représentant du gouvernement de la République.

Il dit son regret de l'absence de M. Albert Sarraut, mais il se félicite qu'il ait délégué pour le représenter, M. Raoul Aubaud qui depuis deux ans, par son talent, son labeur personnel et la bonne grâce qu'il met dans ses rapports a su s'acquiescer autant de sympathie que d'autorité.

M. Raoul Aubaud se déclare ravi de l'accueil si cordial et presque fraternel que la population de Cahors lui a réservé. Il remercie M. de Monzie, l'homme éminent qui représente si dignement la cité de Gambetta. Il exprime ses remerciements aux représentants de la ville, aux parlementaires du Lot, aux conseillers généraux et d'arrondissement, aux maires des communes, et, enfin, aux membres des corps constitués qu'il est heureux de saluer.

Avec une émotion contenue il expose brièvement les graves raisons qui ont retenu à Paris, M. Albert Sarraut qui l'a prié d'exprimer ses regrets et qui aurait tant voulu être lui-même présent à cet hommage rendu à Gambetta.

Enfin, heureux de constater la gentille fraternité qui règne dans la population cahorçaise, il exhorte tous les citoyens à l'union dans l'oubli des discordes pour le service de la Patrie et de la République.

Cette allocution dont la gravité a frappé l'assistance est longuement applaudie.



M. A. DE MONZIE

Devant le monument Gambetta

L'heure est venue de la cérémonie devant le monument Gambetta et le cortège officiel se forme pour s'y rendre.

De l'Hôtel de Ville au théâtre, une foule considérable est massée sur les trottoirs. Sauf l'espace qui fait face au monument, la vaste place est également encadrée par un immense public.

Le 16^e tirailleurs, dont la belle tenue est très remarquée et très admirée, se trouve rangé le long du boulevard.

Aux accents de la sonnerie aux champs, le ministre passe en revue ces belles troupes. Quand il arrive face au monument, éclatent les accents de la Marseillaise, jouée par la musique du 14^e d'Infanterie qui dirige son chef, Crassous, bien connu à Cahors, où il tint garnison avec le 7^e.

Dans l'immense public, qui têtes découvertes, écoute avec émotion l'hymne national, nous notons la présence de nombreuses délégations groupées autour de leurs drapeaux ou fanions : celles des Officiers de réserve, des Vétérans de 70, des Anciens Combattants du Front, des Mutilés, l'Aviation populaire dont l'uniforme fait une jolie tache bleue sur le fond sombre de la foule.

Le monument Gambetta, aux côtés duquel est dressée l'estrade officielle, est superbement pavé aux couleurs nationales, paré de plantes vertes et d'une profusion de fleurs.

Tandis que l'escadron de l'aérodrome de Labéraudie survole la place, le ministre dépose une magnifique gerbe hommage du gouvernement à Léon Gambetta, et s'incline longuement devant son image souveraine.

LE DISCOURS DE M. ALBERT SARRAUT

Puis, M. Raoul Aubaud prend place devant le micro. Il exprime d'abord les regrets de M. Albert Sarraut qui l'a chargé de vouloir bien donner lecture du discours qu'il aurait voulu prononcer lui-même.

La voix nette et puissante de M. Raoul Aubaud, sa diction parfaite mettent bien en valeur cette belle page d'éloquence que le public écoute avec émotion et que nous sommes heureux de reproduire in extenso. La voici :

Au nom du Gouvernement, j'apporte au grand patriote, au grand démocrate, qui proclama, voici trois quarts de siècle, notre troisième République, l'hommage reconnaissant et fidèle dont la France avait le devoir d'honorer, cette année, le centième anniversaire de l'un de ses plus illustres, de l'un de ses meilleurs enfants. Mais à cette solennité du souvenir, où la Nation eût aimé associer son allégresse à l'orgueil de la ville de Cahors, glorieuse à jamais d'avoir vu naître Léon Gambetta, à cette commémoration de l'un des héros les plus éclatants de notre histoire, les préoccupations de l'heure présente confèrent un caractère de gravité pathétique et d'exceptionnelle grandeur.

Notre pays, profondément meurtri dans sa conscience par les atteintes répétées portées au droit des gens et

La mémoire du grand homme qu'elle a donné à la France, Cahors l'a célébrée dans des circonstances qui rendaient son hommage particulièrement fécond.

Il l'a fait à une heure pleine d'inspiration où l'on n'a pas le cœur à la fête et qui prête peu à l'enthousiasme.

Mais cela rapprochait les temps, cela communiquait à cette commémoration un caractère de profondeur et de gravité qui la faisait tout actuelle en rendant cruellement sensible à tous, combien manque aujourd'hui, à la nation, un homme tel que Gambetta.

Nous sommes de nouveau menacés par les Barbares. Une espèce de sauvagerie scientifique qui a su discipliner le fanatisme s'organise contre nous et le trésor des forces spirituelles que représente la France risque d'être emporté dans un assaut brutal !

Et quand ces biens sacrés, quand ce grand bien commun est menacé, personne chez nous, ne trouve dans son cœur, les accents qu'il faudrait, pour faire taire nos disputes, pour effacer nos divisions et rassembler tous les Français fraternels dans un seul camp : celui de la nation.

Voilà ce que chacun pensait à part soi tandis que se déroulaient les fêtes de la mémoire de celui qui fut la voix de la France et sut ranimer la fierté nationale dans un moment où on la croyait abattue. Il nous faudrait encore, se disait-on, un de ces hommes-drapeaux, autour de qui se fait tout naturellement l'accord des pensées et l'union des cœurs !

A Cahors du moins, l'hommage à Gambetta a réalisé ce grand rassemblement qu'on voulait étendre au pays entier. Tous nos concitoyens s'y sont associés. Et c'est dans cette unanimité de raison et de sentiments que se sont déroulées les fêtes dont nous allons donner la relation.

E. L.

JOURNÉE DE VENDREDI CONFÉRENCE AU THÉÂTRE

C'est par une conférence, résumant l'existence de Gambetta, que commençait cette commémoration. Elle eut lieu au théâtre, devant un public qui remplissait la salle et qu'augmentait encore l'immense assistance groupée sur la place, autour des haut-parleurs.

Elle était présidée par M. de Monzie, maire de Cahors. Autour de lui, notons la présence de M. le Préfet, de MM. René Besse, député ; Garrigou, sénateur ; de MM. le docteur Calvet, Salan, Gayet, Nicolai, membres de la municipalité, etc., etc...

Dans une brève allocution, M. de Monzie présente le conférencier, M. Pillias, celui-ci est avec Halévy, l'éditeur de la correspondance gambettiste, il est aussi, l'organisateur de l'Exposition faite à la Bibliothèque Nationale, où tous les parisiens se sont vus révéler un Gambetta qu'ils ne connaissaient pas... A Cahors, cette grande mémoire est toujours d'actualité, mais personne n'était donc mieux qualifié et plus désigné pour l'évoquer, que M. Pillias.

M. Pillias prend alors la parole et, en l'espace d'une heure, il saura retracer cette étonnante et prodigieuse carrière. Nous assistons à sa vie d'enfant, d'étudiant studieux et pauvre que sa correspondance permet de suivre dans ses épisodes principaux. Le conférencier en rappelle quelques-uns. Par exemple, sa rencontre avec Alphonse Daudet, hôtel du Sénat, rue de Tournon. Tout de suite, les deux républicains, l'un royaliste et l'autre monarchique, se lièrent d'amitié. C'est là que Gambetta rencontra la première fois, Henri Rochefort, qui devait montrer tant d'injustice et d'ingratitude envers l'homme d'Etat et même deux natures si différentes s'opposèrent. Alphonse Daudet qui remarque tout de suite cette antipathie de natu-

res, la note d'un trait pittoresque : « Gambetta, écrit-il, riait en large, Rochefort riait en long ! »...

Mais la vitalité formidable de Gambetta devait s'imposer. Un article de Jules Claretie exprime parfaitement cette puissance de persuasion qui émanait de Gambetta, ce que Clemenceau appelait « cette maîtrise d'idéalisme ».

Tandis que cette carrière prenait à Paris son premier développement, le père Gambetta résistait encore. Il avait bien fini par admettre que son fils fut avocat, mais il le voulait à Cahors. La conjuration des femmes réussit à vaincre cette résistance. De tout leur cœur, elles s'y employèrent : la mère, la sœur et la « tata », cette tata, dont Gambetta disait qu'elle lui avait été plus favorable qu'une fortune...

M. Pillias nous fait assister aux premiers essais de cette carrière que la plaidoirie du procès Baudin devait jeter tout à coup dans l'éclat de la gloire. Sur cette audience fameuse, M. Pillias lit des documents de l'époque qui montrent l'immense retentissement qu'elle eut dans le pays et l'éclatante célébrité qu'elle valut tout de suite à Gambetta.

En 1869, celui-ci est élu député à Paris et à Marseille. Le 5 avril 1870, il eut au Corps législatif son premier grand succès de tribune dans son discours contre le plébiscite.

Puis c'est la guerre, provoquée par l'impérialisme du gouvernement impérial, la guerre que Gambetta aurait voulu éviter... Ensuite, la triste défaite de Sedan et la chute de l'Empire.

Alors s'ouvre vraiment la partie la plus glorieuse de la carrière de Gambetta. A 32 ans, ministre de l'Intérieur, il accepte aussi le lourd fardeau d'organiser la Défense Nationale... Le conférencier fait le tableau de la prodigieuse activité déployée par Gambetta. Il s'élève contre les calomnies que certains Français s'acharnent à jeter sur sa mémoire et nous le montre après la défaite s'efforçant de réorganiser la France et de fonder la République. Commis-voyageur de la démocratie, il va de ville en ville. Il lutte contre les monarchistes ; il lutte contre le Seize-Mai, jusqu'au triomphe final...

Puis M. Pillias parle de Léonie-Léon, le grand amour de Gambetta. Sur cette femme on a répandu des légendes calomnieuses dont le conférencier fait justice.

Enfin, après avoir, à grands traits, rappelé les dernières années de sa vie, il dit combien sa mort emplît la France de stupeur et combien il apparut grand à ses concitoyens. On ne saurait mieux caractériser cette grande personnalité qu'en lui appliquant le mot d'un de ceux qui l'avaient bien connu : il était magnanime.

M. de Monzie, en remerciant M. Pillias, replace Gambetta dans le cadre cadurcien. Il évoque la figure de sa sœur qui lui survécut si longtemps, à Cahors même ; le général Jouinot-Gambetta, héros de la grande guerre et vainqueur d'Uskub.

Puis M. de Monzie présente à l'assistance le docteur Gherzi, petit-cousin de Gambetta, le dernier parent qui reste de lui, venu tout exprès de la province de Ligurie pour assister à la cérémonie d'aujourd'hui.

Et le public fait une belle ovation d'accueil et d'amitié au dernier représentant des Gambetta, dont la présence donne à la cérémonie de ce jour une signification qui dépasse le cadre d'une fête de famille.

Pendant cette conférence, dans la ville en fête, et sur les boulevards splendidement illuminés, se déroulait une brillante retraite aux flambeaux à qui l'Avenir Cadurcien donnait son précieux et dévoué concours.

Notons ici que par les soins de la municipalité et sous la direction de M. Ollivier, l'Hôtel de Ville, le Monument Gambetta, le Monument aux Morts avaient été magnifiquement parés et décorés.

aux devoirs de la plus élémentaire humanité, voit s'obscurcir, chaque jour davantage, le ciel européen. Il se demande, anxieusement, si la paix du monde peut encore être sauvée, et comment elle pourra l'être. Au pied du monument dédié par le ferveur de ses concitoyens au patriotisme magnanime, la même question obsède notre pensée et assaille notre recueillement. Et c'est alors que, s'élevant vers l'image de celui qui incarne, en des conjonctures autrement alarmantes, le génie de la Patrie, notre regard rencontre le geste souverain du tribun, inscrit par le ciseau d'un grand artiste dans l'immobilité pourtant si vivante du bronze, et qui nous apparaît en cet instant avec toute sa valeur de symbole !

Ce geste, impérieux et fier, c'est celui d'une France qui ne se résout pas à mourir et qui ne veut pas désespérer d'elle-même ; c'est celui qu'elle a tant de fois répété au cours de son histoire ; c'est celui qui, multiplié à l'infini au cours de la dernière guerre, galvanisait, après Sedan, autour du chef qui se révélait, les énergies héroïques dans l'âme du paysan, de l'ouvrier ou de l'étudiant de vingt ans ; c'est le geste qui rassemble, au pire moment de la débâcle, les suprêmes forces morales et matérielles et qui fait plier le destin.

C'est ainsi que s'évoquait à mon âme d'enfant la figure de Léon Gambetta, en cette journée du 1^{er} janvier 1883, où une édition spéciale du journal de mon père, le « Radical de l'Aude », annonçait soudain, à Carcassonne, la mort du grand homme d'Etat. Je ressentis confusément l'intensité de l'heure. En effet, notre jeunesse prédestinée à la politique n'avait-elle pas déjà pris part, à sa façon, pour ce « Gambetta le Borgne », lorsque, dans la période troublée du Seize-Mai, elle répétait les chansons patriotiques du Midi républicain, qui associaient alors à la gloire populaire du tribun cadurcien les destinées et les espoirs de la Marianne nouvelle ? En voyant les traits bouleversés de mon père, à l'annonce de ce trépas, je m'étonnai cependant, avec la candeur de mon âge, que l'événement pût l'affliger à ce point, puisque son journal et ce radicalisme naissant, dont il portait l'apostolat à travers le Languedoc se heurtaient, dans les chocs d'une polémique déjà vive, au parti que dirigeait Gambetta. Il me répondit, — et plus d'un demi-siècle n'a pu effacer ce souvenir de ma mémoire — : « Oui, mais cet homme a été l'âme même de la Patrie ! »

« Ame de la Patrie », Gambetta fut cela jusqu'au point le plus sublime, en vérité. Au cours de la guerre d'abord, où les circonstances, après le Quatre-Septembre, font assurer à ce Ministre de l'Intérieur de trône-deux ans l'effrayante charge supplémentaire de la défense nationale, dont il devint aussitôt, aux yeux du monde frappé de stupeur, le prodigieuse incarnation ! Brûlant d'une fièvre sacrée, il en enflamme tout le pays. Il est présent partout, provoquant et stimulant les initiatives, réprimant les défaillances criminelles, relevant les courages, galvanisant les volontés, organisant inlassablement la résistance, communiquant à tous sa foi inébranlable. Il court impétueusement de villes en villages, et, sous l'action magnétique de l'éloquence qu'il jette aux quatre coins du territoire, une moisson de six cent mille hommes lève miraculeusement du sol de France.

« Ame de la Patrie », il demeurera cela dans les retours de la paix, où il s'évertue jusqu'à l'épuisement, après la sanglante épreuve, à reconstruire la grandeur française. S'il fut un géant dans la bataille, il sera surhumain après la défaite. C'est peut-être en cette période, si douloureuse pour le prestige national, qu'avec le recul de l'histoire, la figure de l'homme d'Etat apparaît dans toute la gloire et la lumière de son fascinant génie.

Après 1870, le pays était sorti matériellement mutilé et moralement amoindri d'un conflit où l'avaient entraîné les fautes successives d'un régime d'aventures. Ce n'est certes pas « d'un cœur léger » que lui, Gambetta, avait, dans l'état de désorganisation où il n'ignorait pas que se trouvait la France à cette époque, accepté la perspective de la guerre. A la nouvelle de la dépêche d'Emis, sa sagesse perspicace avait su retenir l'indignation généreuse de son cœur. Vainement, il avait exigé que le pays recût, avant de s'engager définitivement, la communication directe, authentique de cette dépêche, et que la Nation connût, sans équivoque possible pour l'histoire, les termes dans lesquels « on avait osé parler à la France ». Et vainement aussi, jusqu'au bord extrême du péril, il avait multiplié les efforts les plus pathétiques pour éviter la déclaration de guerre à l'Allemagne. Mais, après le fait accompli, son patriotisme n'aurait pu supporter une seconde défaite, donner tort à sa Patrie, ni d'avoir voulu paraître, plus sage qu'elle, et il avait vu les crédits militaires, préférant le risque de se tromper avec elle à la prétention d'avoir raison contre elle.

La guerre terminée, ce n'est point encore l'heure de la paix pour notre malheureux pays que continuent d'ensanglanter, sous les yeux mêmes de l'envahisseur, des collisions fratricides. Mais c'est alors que, s'élevant au-dessus de la mêlée qu'elle submerge, comme un torrent, de cette éloquence irrésistible qui partout déchaine l'enthousiasme, la parole souveraine de Gambetta ouvre des horizons grandioses à la République naissante et fixe les orientations de son destin. Cette République, elle ne devra pas être une République de combat et l'apanage exclusif d'une secte, mais une République accueillante à toutes les bonnes volontés désireuses de se rallier sincèrement à elle, une République vigilante et non pas agressive, un régime qui, plongeant de profondes et solides racines dans le passé, en extraire les sèves les meilleures, le plus riche levain de son avenir. L'apport généreux des « nouvelles couches sociales » devra renouveler le sang de cette jeune Démocratie, qui met en elles ses plus chères espérances ; rien ne sera ménagé pour les élever, les éduquer, les instruire, les rendre capables et dignes, une fois réalisée l'égalité des chances au départ, d'accéder aux cimes rayonnantes d'où pourra repartir, vers de nouvelles conquêtes de mieux-être et de progrès, l'essor de l'humanité. C'est à la poursuite de cette œuvre sublime que, malade et miné par les plus rudes épreuves, le glorieux tribun consume tout son être, ne désespérant jamais d'accomplir la réconciliation profonde de la France avec elle-même, de réaliser ce qu'il a défini,

dans une magnifique apostrophe, « l'édit de Nantes des partis ».

Quel enseignement éternel pour ce pays où, depuis plus de deux mille ans, de génération en génération, sous les étiquettes changeantes des clans, des factions, des régimes, des partis, mais avec toujours la même inlassable et fièvre ardente, nous nous ingénions à nous entre-déchirer ! Quelle leçon, et plus que jamais actuelle, nous pourrions tirer de l'action de Gambetta, au lendemain de Sedan, comme au cours des dix dernières années où il s'acharne jusqu'à son ultime souffle, à tenter de réaliser l'unité morale de la Nation !

Cette unité morale, Messieurs, comme il est grand temps qu'elle s'accomplisse enfin ! Il n'est plus une heure à perdre pour l'entreprendre, car c'est en elle vraiment que réside le salut de la Patrie. Elle seule, en effet, est capable de coordonner la force française et de lui donner ainsi sa pleine efficacité.

Cela doit être dit, d'ailleurs, et cela peut être dit sans impliquer qu'on puisse ou qu'on doive méconnaître, chez nous d'abord, à l'étranger ensuite, la valeur que représente dans l'état de choses mondial, cette force nationale, ce potentiel français. N'oublions jamais, et ne laissons pas davantage oublier, que notre patrie, notre Empire compte cent millions d'âmes, que sa puissance économique et matérielle, déjà considérable dans la paix, pourrait être décuplée dans la guerre, que le trésor de ses énergies est inépuisable, que son stoïcisme reste à toute épreuve, et qu'enfin son incomparable armée, sous l'impulsion résolue de l'homme d'Etat qui dirige son avancement, tant de clairvoyant patriotisme, saurait, grâce à la supériorité et à la richesse de ses cadres instruits et entraînés, grâce à la vaillance et à la ténacité de tout un peuple né soldat, faire front aux pires éventualités et sauvegarder, une fois encore, notre honneur, nos libertés et notre indépendance.

Mais il ne suffit pas que cette force soit ! Il faut encore que le monde en prenne l'exacte conscience, pour se retirer de sombrer dans la possible catastrophe. Il faut donc que cette force s'exprime et se fémoigne avec éclat, et, pour ce but, elle n'a d'autre moyen que de s'affirmer dans ce rassemblement de la nation française, auquel d'éloquents appels l'ont déjà conviée.

Une France unie, et, dès lors, puissante et respectée, c'est la paix assurée pour l'Europe. Que l'on puisse, au contraire, escompter sa faiblesse par la carence de son unité, — et la guerre, aussitôt, fait paraître ses menaces. Et, dans l'état présent de la situation mondiale, quelle nation, quel peuple assez aveugle pourrait se croire assuré de n'être pas entraîné dans une conflagration dont l'Europe serait le premier foyer ?

Ce sont de telles éventualités que les nécessités géographiques, la communauté des intérêts et des idéaux qui lient plus étroitement chaque jour nos deux départements, font conférer à sa parole et à sa volonté de paix l'étréite et robuste cohésion de ses forces matérielles et morales.

Qu'on ne s'y trompe pas au dehors où le spectacle de nos discordes a pu risquer d'accréditer la dangereuse idée que nous pourrions rester désarmés devant l'audace des entreprises dirigées contre notre pays — que ce soit d'ailleurs directement, ou que ce soit par des voies obliques dont le but ne serait pas différent. Non ! L'illusion n'est désormais plus permise, et nul ne doit, nul ne peut, ignorer. Si, dans une certaine époque, de généreuses méprises ont pu égarer chez nous des consciences que désespérait le retour au cycle infernal de la course aux armements, aujourd'hui, les yeux se sont ouverts, et, pour l'honneur de tous les partis, il n'en est plus un seul qui n'ait su définitivement choisir entre la résistance et la servitude.

A l'heure suprême du péril, infailliblement et spontanément, selon le phénomène de catalyse qui s'est toujours reproduit au cours de notre histoire, l'union nécessaire se ferait de toute la nation française. La France de la Marne et de Verdun, la France héroïque de 1914 et de 1918 se retrouverait, inviolable et debout, comme il y a vingt ans. Mais s'il est vrai que ce ne serait point trop tard pour la France, ce serait trop tard pour la paix, pour la grande paix du Monde.

Rendons-nous donc, sans réticence et sans délai, à la raison majeure de cet enjeu vraiment pascalien. Ce que, tôt ou tard, nous imposerait de terribles circonstances, accomplissons-le, de bonne volonté, durant qu'il en est temps encore, et enfin même d'écartier l'explosion de ces conjonctures. Sachons étendre nos cœurs, réveiller l'enthousiasme français, la grande foi de la France dans sa valeur, sa puissance, sa mission et son destin. Sachons enfin comprendre la haute leçon de Gambetta : comme lui, et dans le sens noble où il l'entendait, unissons-nous « pour faire les affaires de la France ». Nous ferons ainsi celles du Monde, par la paix des nations, la paix des continents, la paix qui veut épargner le sang des hommes, des femmes et des enfants, pour consacrer toutes les forces de la vie aux travaux bienfaisants qu'elle doit poursuivre dans la sécurité, la liberté et l'honneur.

Le défilé des troupes

Pendant le discours, les troupes sont allées se masser pour prendre leur formation en vue du défilé. Celui-ci commence aussitôt après aux sons de la Noubu du 16^e tirailleurs. Il s'effectue admirablement et dans une allure splendide qui a beaucoup frappé le public.

D'ailleurs, toute la cérémonie publique, maintenant terminée, a eu un grand caractère d'ordre, d'émotion et de recueillement. Le public n'assistait pas seulement à cet hommage, il y prenait part de tout son cœur.

Le banquet

C'est dans la grande salle du magasin des tabacs qu'était servi le grand banquet qui fut, disons le tout de sui-

“ Moussu Léon ”

Moussu Léon, c'est par cette appellation défective et familière que nos pères, certains de nos pères, ouvriers, artisans et modestes commerçants cadurciens appelaient Léon Gambetta, dont plus tard ils devaient faire « l'enfant de Cahors ».

Familiarité et déférence. Familiarité d'abord. L'écolier n'avait-il pas partagé ses jeux d'adolescent avec les leurs ; n'était-il des leurs et sa gloire montante devait-elle effacer le Léon enfant de leur propre enfance, leur compagnon de jeux en cette place de la cathédrale où il s'imposait par un verbe impétueux, persuasif dans sa douce rudesse, dominateur avec familiarité, petit chef déjà, pas fier et recherché en toute amitié.

Dès lors « Léon », ce Léon seul, ne pouvait pas être oublié. N'en pourrions-nous citer, en témoignage, cette floraison de Léons qui fut accolée par la suite au nom patronymique d'un nombre respectable de fils des compagnons de jeux de Léon Gambetta.

Manifestation simple, naïve et touchante vouée au culte du souvenir.

La déférence vint après. Il le fallait bien ! L'étudiant « Léon » ne soulevait-il pas Paris — (la capitale) —, où de la Taverne au prétoire, dressé en justicier, contre l'Empire (ce qui n'était pas un mince courage), l'écho de sa voix vibrante parvenait jusqu'à la petite Patrie, le pays natal ?

Ne disait-on pas de lui « que ses phrases se modelaient dans l'air » ? « L'écoulement comme des réminiscences » de Danton et de Mirabeau.

Danton ! Mirabeau ! noms magiques chez les humbles, nos pères d'alors : « Léon », leur compatriote ! comparé à ces géants ! « Léon » dont on parlait dans toute la France, le soir du « Procès Baudin », du Palais des Tuileries jusqu'au fond des Provinces. « Léon » Député, puis, par la suite, élu dans dix départements à la fois, « Léon » qui interpelle Olivier, Ministre omnipotent de l'Empereur, malgré son : « Prenez garde ».

L'enfant de Cahors entra dans la gloire. Nos pères, nés placides devant cette gloire naissante de Gambetta qui agitait toute la France de son verbe impétueux et dont le nom était sur toutes les lèvres, amis ou ennemis, en ressentait un légitime orgueil, une grande fierté qui se traduisait en grande admiration, évidemment, pour leur « Léon ». Ils frémissaient — et nous le savons bien, nous, leurs fils, — desquels nous le tirèrent plus tard — ils frémissaient déjà rien que du nom de Gambetta, de toutes leurs « troupes républicaines », ces républicains d'alors : républicains qui n'avaient pas attendu, pour l'être, la proclamation de la troisième.

A cette époque, il leur parut que « Léon » tout seul avait quelque chose d'un peu irrespectueux à l'égard d'un tel homme, fut-il leur compatriote. Et ils surent alors, en présence de cette grandeur, combiner la déférence avec la familiarité.

Ils y ajoutèrent « Moussu », et ce fut « Moussu Léon » ! C'est peut-être un peu naïf, un peu candide, mais quel infini respect chez ces artisans et petits boutiquiers, dont les femmes trouvaient mieux par la suite en y ajoutant comme une nuance de tendresse quand elles disaient « Nôtre Léon ».

Puis ce fut la guerre, l'armistice, la paix, le grand ministère. Il vint à Cahors en 1881, un an avant de mourir. On inaugura son monument en 1883.

Toute cette période agitée de l'après-guerre, où le tribun n'avait cessé de faire parler de lui, en fit pour nos pères un personnage — confusément ou peut-être à travers les faits, auréolé de légende, dans une destinée tragique, l'œil crevé de l'enfant, sa mort, pour eux, restée mystérieuse !

Et ce fut, après sa mort, par un revirement très explicable bien qu'il paraisse paradoxal, un retour à la première appellation « Léon ». Le « Moussu », qui décelait un respect si déférent, devenait de trop. Désormais, Léon suffisait ; c'était plus simple et à la fois plus grand et ce prénom prononcé par eux exprimait tout Gambetta.

te, admirablement servi par l'excellent restaurateur René Laroche de l'Hôtel de la Gare. Plus de 400 convives entouraient les longues tables, sous la présidence de M. Raoul Aubaud.

Toast de M. le Préfet

C'est à M. le Préfet qu'il appartient de porter le toast rituel au Président de la République. Il s'en acquitte non sans avoir d'abord dit combien il avait ressenti la ferveur républicaine et patriotique de cette journée à laquelle se sont associés tous les représentants du Lot et la presque unanimité des conseillers généraux ; non sans avoir ensuite salué le représentant du gouvernement de la République qui a recueilli le glorieux héritage de Gambetta.

Il propose alors de porter la santé de l'homme éminent, du chef de l'Etat dont je suis sûr, dit-il, que le cœur en ce moment bat à l'unisson du nôtre.

A M. Albert Lebrun, président de la République et à M. Raoul Aubaud, notre hôte.

Toast du Docteur Ghersi

Le petit-cousin de Gambetta que M. de Monzie nous a présenté hier à la conférence du théâtre, s'est associé de cœur à l'hommage rendu à son illustre parent. Il tient à y associer la voix du dernier représentant de sa famille.

Il lève son verre au représentant du gouvernement français, à la gloire de Cahors, à la République Française.

Vive la France, s'écrie-t-il ! Vive Cahors ! Vive l'Italie.

Ces quelques mots, dits avec une émotion visible, soulèvent de longs applaudissements. On salue dans le docteur Ghersi, non seulement le dernier parent de Gambetta, mais aussi celui qui figure parmi nous cette nation latine en qui la France ne veut voir qu'une sœur !

Ils en parlèrent longtemps, nos pères, de « Léon » ; ils en parlèrent toujours. Nous en savons quelque chose, nous le répétons, pour les avoir entendus en notre prime jeunesse.

Et des conversations comme celles-ci dans les cafés, dans les boutiques, chez le coiffeur..., où n'importe quel sujet, à propos de n'importe quel amenait inmanquablement un rappel au souvenir de « Léon ».

« ...Quand même quand Mirabeau a dit : Nous sommes ici par la puissance des baïonnettes, etc... »

« Mais « Léon », Monsieur, interrompait un autre, avec son : « Il faut se soumettre ou se démettre ! », croyez-vous, quand même ! »

« Ah ! oui, déclaraient-ils tous en chœur... » « Léon », et, ils devenaient silencieux un temps.

C'était l'époque où, dans nos familles républicaines, les murs s'ornaient d'images populaires représentant Gambetta à la tribune, au prétoire, haranguant le peuple, parlant en ballon, Gambetta proclamant la République.

Il n'était pas rare d'entendre évoquer ses paroles, sinon les plus célèbres, du moins les plus répandues, par la faveur populaire : « Les esclaves ivres... », « Y penser toujours, n'en parler jamais... », « La République, elle est le droit, etc... ».

Ils l'admiraient leur « Léon » tout en bloc, confusément sans doute, en républicains. Il ne fallait pas y toucher si parfois ils en parlaient avec une certaine indécision historique.

Nous étions bien jeunes alors, le 14 juillet 1889, quand M. Vallès, professeur d'histoire au Lycée Gambetta, fit une conférence pour le centenaire de la prise de la Bastille.

Le conférencier lança ces simples mots : « Si Gambetta vivait ?... » Le grand cri unanime jeta de cintres à l'orchestre, un vaste mouvement spontané ; on cria : « Vive Gambetta » ; on trépignait... ils se regardaient dans les yeux qui devenaient humides et puis ce fut un temps de recueillement, une sorte de minute de silence..., déjà...

L'évocation seule de Gambetta les avait fait tressaillir, tous !

Il est bon, croyons-nous, que les jeunes sachent cela et de nous, qui l'avons vu.

Il y a quelques années un homme de bien, qui fut un ami de Gambetta, et qui fut en son temps une situation politique à Cahors, quelques mois avant la mort qu'il sentait venir, brûlait des lettres intimes.

Une de ses filles, alertée par la fumée, pénétra dans son cabinet. Elle s'arrêta, respectueuse, car l'homme pleurait et quand il vit sa fille il lui dit : « Ah ! cette Léonie !, je brûle les lettres de Léon » !

Ceci n'est pas très vieux. C'est peut-être un des derniers qui a prononcé avec cette ferveur ce mot « Léon ».

Une anecdote plus gaie pour finir. Un jour, à Paris, Gambetta, qui était assailli d'incessantes demandes de la part de ses compatriotes, dit en montrant un paquet de requêtes : « Ah ! ces Cadurciens, mes compatriotes. Décidément Yo qu'un Caouou ! ».

Le mot a été relevé par un poète local, M. Lescale (qui bien que n'aimant pas les « libelles » lui a donné un reflet d'enthousiasme dans une poésie...), en patois.

Ainsi naquit la chanson « Yo qu'un Caouou », mise en musique par un musicien amateur, M. Maurice Breil. Elle fut chantée plusieurs fois par l'Orphéon de Cahors, non sans succès. Elle mériterait, à notre avis, de sortir de l'oubli et d'être entendue de nouveau. Elle porte en elle et sans prétention, les plus beaux accents populaires qui ont chanté notre unique Cahors.

Qu'il nous soit permis de dédier ces quelques lignes à nos pères, ces républicains qui nous apprirent à aimer la Patrie dont le symbole, pour eux, était inséparable de Léon, maintenant Léon Gambetta, la Gambetta de la grande Histoire.

Jean BOUZERAND.

LE DISCOURS DE M. DE MONZIE

Salué par une ovation qui se prolonge, M. de Monzie se lève alors et prononce une harangue puissante, enflammée, pathétique qui fit dire à quelqu'un près de nous : voilà un discours qui est vraiment digne de Gambetta.

L'assistance, émue et frémissante, passait par toutes les émotions qu'exprimait et qu'éprouvait l'orateur, magnétique de flamme et de passion.

Soulevé par son sujet et par les anxiétés de l'heure présente, M. de Monzie a prononcé là un des plus beaux discours de sa carrière.

Nous sommes heureux de le reproduire ici, après l'avoir à peu près intégralement reconstitué. Le voici :

MON CHER MINISTRE,

CHERS CITOYENS,

Je prends la parole, non pas simplement au nom des Sénateurs et Députés du Lot, mais aussi et surtout au nom de la ville de Cahors, et c'est comme Maire de Cahors que j'ai reçu ce matin l'émouvant télégramme que voici :

« A la ville natale de Gambetta, la ville de Metz qui vota pour le grand tribun national, le 8 février 1871, en guise de protestation contre la honteuse capitulation du 29 octobre, envoie message fraternel. — VAUTHAIS, Maire de Metz. »

En même temps que j'envoie au Maire de Metz les remerciements de Cahors de l'affirmation de cette fraternité, je vous demande la permission d'adresser un autre message télégraphique à notre ami, M. Tasso, Sous-Secrétaire d'Etat et Maire de Marseille, dans les termes suivants : « Maire Cahors à Maire Marseille. »

A la même heure de ce même jour, nous célébrons ensemble la mémoire de celui que Marseille élitait tandis que Cahors le méconnaissait encore. Merci de nous avoir devancés naguère ; nous ferons cause commune pour la défense de ce grand nom qui rappelle et signifie l'union des Français devant les périls des divisions républicaines.

Chers Citoyens, c'est une bien émou-

vante, bien pathétique destinée et de quelque manière, bien tragique histoire que nous évoquons ce jour, jour anniversaire de la naissance de Léon Gambetta. Il est mort depuis 55 ans et depuis 55 ans la haine qui s'attachait à son nom et à son œuvre ne s'est point apaisée, et depuis 55 ans on n'a point fait encore la vérité ni sur son rôle, ni sur sa pensée, en telle sorte qu'il est permis de le dire, maintenant commençant l'œuvre de justice et l'œuvre de vérité pour celui que nous-mêmes nous avons si longtemps méconnu.

L'œuvre de vérité, pourquoi ? Parce qu'il apparut au monde comme un tribun, il fut la voix de la France.

Il fut la parole et vous le savez, vous devez le savoir, il surgit contre les succès de tribune une espèce de revanche d'opinion et on dirait que les foules veulent punir par leur incompréhension ceux même qui ont entraîné leur enthousiasme et leur adhésion.

Il y a cependant un mystère, il y a un X devant lequel je m'arrête interdit. Cet X c'est la parole, et il paraphrasait la vieille phrase de l'Evangile selon saint Jean : « Au commencement était le Verbe », et depuis, il est vrai que rien de ce qui s'est fait n'a été fait sans lui ; sans le Verbe ; seulement voilà : ceux qui ont subi la séduction du Verbe, ceux qui ont écouté avec charme et avec ravissement la parole qui les transportait, qui les entraînait, on dirait par la suite qu'ils veulent — s'agissant de Gambetta ou s'agissant de Jaurès — diminuer celui que leur admiration aurait trop grandi.

Il y a une espèce de malaisance dans le souvenir que laisse le grand orateur, et parce qu'il fut un tribun incomparable, parce que véritablement il anima la défense nationale, on a oublié ce qu'étaient en lui le penseur, l'homme de cœur et l'homme d'Etat, et voici le temps de rétablir la véritable physionomie de Léon Gambetta, de ce personnage prodigieux dont la carrière fut si brève, qu'environ pendant 14 à 15 ans, elle donna la mesure, l'incomplète mesure de la personnalité si surprenante qu'il n'a pas eu le loisir de complètement réaliser.

Voici le moment où l'on découvre Gambetta, non plus dans ses discours que l'on ne redit pas, mais dans ses lettres qu'on n'avait pas lus.

C'est lui qu'on a représenté comme un espèce de ploutocrate, de faux démocrate, où le ploutocrate masquait le démocrate, avec la baguette d'or, d'argent et les festons somptueux que lui prêtait l'imaginaire odieuse de ses adversaires et qui, cependant, chaque jour et à chaque tournant de sa tumultueuse existence, continuait à garder contact avec son vieux Père, avec cette Tata qui l'a fait entrer dans l'histoire et avec cet autre personnage dont me paraît tout à l'heure mon voisin, M. Ghersi, la lointaine cousine, la cousine Angéline, qu'il n'avait point oubliée.

Il y avait, dans cette simplicité et dans cette fidélité, une vivante preuve de ce qu'est l'âme latine, l'âme française, qui, fraternelle par essence et par vocation, ne connaît point les distinctions de races, ne connaît point les oublis du sentiment.

Tel était Gambetta, tel fut Gambetta, sans oublier pour les siens, sans oublier pour sa terre, et ayant conservé cette affection que sa terre natale lui refusait, que notre Quercy ignorait encore, ce Quercy, ce Cahors qui le connaissait mal, qui l'avait ignoré, et ne l'a deviné que le jour où on a dressé sa statue.

On a trop dit que Léon Gambetta fut la voix de la France. Oui, certes, voix de la France, et c'est une grande chose, me direz-vous, par la parole, d'être la voix de la France, d'être l'expression suprême de ses aspirations, de ses révoltes et de ses espoirs.

Il fut vraiment l'âme de la France et aussi l'esprit de la France, voix, âme, esprit de son pays.

L'âme de la France par cette incomparable générosité, par cette volonté d'ignorer les haines et d'aller droit son chemin, vers le but patriotique qu'il s'était tracé.

Esprit de la France, et c'est ici que nous allons mieux connaître l'homme d'Etat. Son programme ? Il tient dans une seule phrase :

Faire la République et refaire la France.

Faire la République, il l'a faite, et il est permis de prétendre que toute notre œuvre législative de la III^e République tenait dans son programme de 1869 ; peut-être certains aspects de ce programme ont été omis, certaines réalisations prévues par Gambetta n'ont pas été faites, mais en tout cas, il y avait la prévision, et il avait conçu la démocratie sous une certaine forme : comme un appel du nombre dans l'élite.

Mais ce qu'il y a de surprenant dans l'œuvre politique de Léon Gambetta, c'est sa vision de politique extérieure ; c'est cette conception qu'il avait et que nous avons peut-être trop oubliée dans les récentes années, à savoir : qu'il convient de distinguer la politique intérieure de la politique extérieure ; il importe de suivre la leçon définitive donnée par les Jacobins qui avaient par l'idée, par la pensée, par l'exemple poursuivi une propagande continue de République et qui dans le même moment et pour le salut du pays, pour la sauvegarde du sol et pour l'éventuel développement de nos libertés, entretenaient commerce d'esprit et liaison de Chancelleries avec tous les pays du monde.

Ceci, c'était la formule de Danton, l'impérieuse formule qu'il avait lancée à l'Europe, et ce fut la règle de conduite de Léon Gambetta.

Dès le lendemain de la guerre, et dans cette période infiniment trouble qui va suivre la guerre et au cours de laquelle les uns et les autres — Droite et Gauche — vont s'imputer les responsabilités de la Guerre, et surtout s'implorer d'être le Parti de la guerre, car vous entendez bien on a innové très peu de choses dans l'ordre de la colonie.

Donc, le but de Gambetta c'était de refaire la France, la refaire moralement, par cette politique d'union dont la seule évocation aujourd'hui, hier, et sans doute davantage demain, rencontrera l'applaudissement unanime des Français conscients des risques et des espoirs.

Mais, d'abord, il fallait la paix ; dans la paix on pouvait reconstruire ce pays, et c'est pourquoi nos divisions intérieures de 1871 à 1877 n'ont jamais troublé un instant la délibération de paix du parti républicain et sa volonté de paix, et il va se créer un exemple si prodigieux qu'à travers les vicissitudes de notre politique intérieure de 1871 à 1914, de Léon Gambetta à Delcassé le Petit, on n'a jamais confondu la politique extérieure de ce pays avec les difficultés de sa politique intérieure.

Les Français se sont disputés, se sont

querellés, il y a une certaine noblesse dans ces querelles, mais jamais le bras n'a été engagé, jamais le prestige n'a été en cause dans la vie de ce pays, et c'est pourquoi, de 1871 à 1914, on peut dire que la politique extérieure de la France a été celle qu'avait prévue, devinée, en quelque sorte, Léon Gambetta.

Il faudrait reprendre en détail toutes les démarches de Léon Gambetta dans cette période : depuis la date anniversaire du 4 septembre, jusqu'à la guerre. Mais il veut attendre, pour prendre des appointements avec Bismarck, et c'est pourquoi il veut pendre toute une période de paix, désirer prendre contact avec Bismarck, Bismarck désirer prendre contact avec Gambetta, parce qu'il a reconnu en tous les signes du Chef ; il a la volonté d'être présent partout, d'avoir, comme il sied à un grand pays, des conversations engagées avec tous les pays.

Dans le même esprit, Gambetta fut reçu chez le Roi d'Italie, qui n'était pas encore Empereur et ne songeait pas à l'être.

Il lui parla des possibilités d'une amitié franco-italienne qui depuis a tourné au pire, mais enfin il rappelle que Gambetta fut notre Ambassadeur auprès du Quirinal.

Et quelle déférence envers la Grande Angleterre, magnifique pays que l'on peut parfois maudire, mais toujours chapeauter.

Avant Poincaré, avant Paul Deschamps, il est le premier qui ait compris que la France était essentielle, ville de l'Europe et il a aimé l'Europe, il en a parlé dans des termes que l'on retrouve dans ses souvenirs comme de la ville la plus française d'Europe après Paris.

Grand fut le rôle de l'Autriche dans le sort et la liberté de l'Europe ; il l'avait vu, il l'avait compris, et il l'avait vu le danger que serait la reconstitution du grand Empire germanique.

Il avait compris que, dans la suite des temps, la France avait réussi son œuvre admirable d'empêcher la reconstitution du Saint-Empire Germanique, il le disait, et aucune considération politique intérieure ne l'en empêchait, parce qu'il avait la clairvoyance de la France dans l'Europe.

Et sa vue allait si loin, que le premier d'entre nous, il a compris le rôle que joueraient dans les événements de paix ou de guerre, les serbes de 1880 et il a dans une page de ce volume si bien édité par MM. Pillias et Daniel Halévy, parlé de ces petits Serbes qui seraient peut-être à l'origine de quelque conflit européen.

Seulement voilà, il s'agissait de l'avenir ; pour le présent, c'était l'organisation intérieure de la République, et qu'elle occupait les Français pourvu qu'il y eût une armée et puis pour l'appel aux armes, qu'il y eût des alliances dans le monde, et alors l'Orateur, le Tribun, le Démocrate des Nouveaux Temps se fait insistant, mondialement, et il entretient à travers l'Europe, par ses moyens propres et par ses seules amitiés par son incessante diplomatie, un courant de sympathie pour la France vaincue, car c'est une chose prodigieuse de songer que nous avons connu, au lendemain de la défaite, une plus grande affection, plus de dévouement, que nous n'en eûmes après la Victoire de 1918, et il faut bien reconnaître qu'une large part doit en être faite à l'activité prodigieuse de cet homme qui aimait son pays, mais qui ne détestait pas les autres pays.

Ah ! comme il parlait bien quand, quelques mois avant sa mort, au cours de l'année 1882, il s'en vint de ce pays de Gelle-Ligure, d'où vous êtes si gentiment venus avec des airs étonnants d'indifférence, pour annoncer un printemps différent, et qu'il avait, je ne sais plus à qui, à son Papa, à sa Tata, ou à Léonie Léon, écrit : « Ici, je respire mieux qu'ailleurs », à sa mère, et cela a encore plus d'importance : « Et bien loin, que je me sentais ici en pays étranger, toute cette histoire me revient en mémoire comme une tradition de famille. »

Il avait la tradition de famille dans sa compréhension sensible de l'actualité, il avait la compréhension de l'actualité dans le sentiment qu'il voulait même à l'Allemagne victorieuse, car il avait les deux formes d'intelligence : celle qui tient à l'esprit, à l'ouverture de l'esprit, et l'autre qui tient à l'ouverture du cœur, et c'est pourquoi il savait être populaire ou impopulaire, comme il sied en France à un homme de combat.

Ah ! Messieurs, je parlais tout à l'heure de cette obstination que mettent les hommes, les hommes politiques ou les journalistes ou les historiens journaliers à le décrier dans sa tombe, 55 ans après.

Belle manifestation de sympathie

Nous avons déjà annoncé la retraite de M. Albouy, ingénieur en chef des ponts et chaussées du département du Lot.

Pendant 13 années, M. Albouy a dirigé les nombreux services qui lui étaient confiés, en faisant preuve des plus belles qualités. Sa haute compétence et son accueil toujours facile lui ont acquis une autorité et des sympathies qui ne se sont jamais démenties aussi bien parmi le public que parmi ses collaborateurs.

C'est pourquoi l'ensemble des personnels des ponts et chaussées et du service vicinal a tenu à marquer son départ par une manifestation toute intime de sympathie ; un vin d'honneur lui fut offert, le 25 mars, dans les salons du café Tivoli auquel assistaient tous ses collaborateurs. Au cours de ce vin d'honneur, une allocution fut prononcée par M. Roque-tanière, ingénieur des travaux publics de l'Etat, président de l'Amicale des personnels des ponts et chaussées et du service vicinal du Lot, qui exprima à M. l'ingénieur en chef Albouy tous les regrets que fait maître son départ et rappela combien sa bienveillance et sa simplicité avaient éveillé de différentes sympathies chez ceux qui l'entouraient. Résumant en quelques mots la carrière bien remplie de M. Albouy, M. Roque-tanière termina en lui adressant, au nom de tous, ses vœux pour que la retraite qu'il prend à Cahors soit longue et heureuse.

M. Albouy, prenant alors la parole, dit combien il était touché de la manifestation organisée en son honneur, et ajouta que, parmi tous les souvenirs que lui laissait sa carrière, ceux qui se rattachent au département du Lot lui seraient les plus chers.

A la fin de la réunion, M. Albouy fit ses adieux personnels à chacun de ceux qui étaient venus lui apporter l'expression de leur sympathie.

Saint-Hubert-Club Cadurcien

L'Assemblée générale du Saint-Hubert club quercinois a eu lieu le vendredi 25 mars, dans une salle de la mairie de Cahors. Malgré les deux appels lancés par le président, trente chasseurs environ étaient présents. Ce n'est pas assez.

Une nouvelle réunion aura lieu, le vendredi 15 avril, à 8 heures 30 précises du soir dans le même local et nous insistons particulièrement auprès de tous les chasseurs de Cahors pour qu'ils soient présents.

La chasse se meurt, c'est unanimement reconnu de vous tous et nous voulons lui redonner une grande partie de l'attrait qu'elle avait il y a quelque dix ans, mais nous ne pouvons le faire sans la participation individuelle de tous les chasseurs de la commune de Cahors.

Nous avons un programme de réalisation bien déterminé, nous l'avons simplement exposé à la dernière réunion et nous sommes fermement persuadés que ce n'est que dans sa parfaite application, faite toute de réalité, que nous parviendrons à des résultats positifs et prochains.

Pour cela, il nous faut votre concours, si modeste soit-il.

A cette nouvelle réunion, nous vous donnerons les précisions que vous désirerez, nous vous exposerons les mesures immédiates que nous allons prendre pour la conservation du gibier et ce que nous allons mettre en œuvre pour augmenter sa densité le plus rapidement possible.

Si vous, chasseurs, ne répondez pas à ce dernier appel, nous en déduirons que la chasse ne vous intéresse plus, et, à notre tour, impuissants en présence de ce que vous nous ferez interpréter comme de l'indifférence, nous la rangerons, avec amertume, au rang des vieux souvenirs. — Le Bureau.

LA PÉDALE CADURCIENNE

Cyclisme. — Le Comité-directeur a l'honneur de porter à la connaissance du public cadurcien qu'il fera disputer le 24 avril prochain une grande course Cycliste Internationale Individuelle, de 160 km.

Le Comité remercie bien chaleureusement tous les généreux donateurs qui, par leur appui financier, ont permis l'organisation de cette épreuve. Dans un prochain communiqué, nous donnerons le détail de cette épreuve et les noms des engagés.

Nul doute que tous ceux qui s'intéressent au sport cycliste, et ils sont nombreux à Cahors, seront là pour encourager nos vaillants coureurs. — Le Comité.

Les membres du Bureau sont priés de bien vouloir assister à la réunion mensuelle qui aura lieu au siège, café de Bordeaux, le jeudi 7 avril, à 20 h. 30. — Présence indispensable.

CHRONIQUE AERONAUTIQUE

Activité aérienne de l'aérodrome de Cahors-Labéraudie du 24 au 30 mars 1938 inclus : 6 h. 03 de vol dont 2 h. de double commande :

Aviation populaire (Chef Pilote Dubourg) 4 h. 36 de vol dont 1 h. 25 de double commande. Pilotes et élèves entraînés seuls : Delmas, Maillat, Valat, Dupré, Conti, Laroche, Charvet, Rougel, élèves en double commande : Rougel, Sauri, Garrigues. Un élève lâché : Rougel.

Aéro-club (Chef Pilote Dubosc) 1 h. 27 de vol dont 0 h. 35 de double commande. Pilote entraîné seul : de Nazaris. Elève en double commande : Sirech.

Le 25 mars 1938 arrivée du second Luciole de l'aviation populaire piloté par l'Adjudant-Chef Tesson.

Le 27 passage du lieutenant Pujol et du sous-lieutenant Vencaudenberg sur Potez 25.

Association fraternelle des retraités de la Gendarmerie et de la Garde Républicaine (Comité du Lot).

La réunion générale annuelle des Retraités de la Gendarmerie et de la Garde Républicaine du Lot aura lieu le dimanche 10 avril 1938 à 10 heures dans une salle de la Mairie de Cahors. Les chefs de brigade y sont cordialement invités. — Le Bureau.

Naturalisation

Sont naturalisés français : Flamand (Hector-Gustave), cultivateur, né le 27 octobre 1900, à Welden (Belgique), ayant 3 enfants mineurs : 1° Nicole-Marthe-Julie, née à Pradines (Lot) ; 2° Roger-Jacques-Emile, né à Cahors ; 3° Monique-Maria-Rosa, née à Cahors ; et de Meyer Julia-Maria, sa femme, née le 24 août 1904, à Urtel (Belgique), demeurant à Cahors.

Amicale des Trainglots

A tous les camarades du Train, particulièrement les C.O.A. et les Trainglots, des C.V.A.D., 67, D.I., désireux d'avoir des renseignements (gratuits) et documentations, afin d'obtenir leur demande de carte d'A.C., écrire ou venir à l'Amicale, réunion tous les dimanches. — Victor Alaux, 86 bis, rue Sartoris, La Garonne (Seine).

Armée

MM. Boucheau et Saulière, aspirants de réserve, sont nommés sous-lieutenants pour prendre rang du 10 avril 1938 au 16° tirailleurs sénégalais.

Les sergents-chefs Lajoux et Trumont du 16° tirailleurs sénégalais sont nommés adjudants.

Les sergents Fleurisson, Monnerau, Rostaing, du 16° tirailleurs sénégalais, sont nommés sergents-chefs.

Poste automobile rurale

Le 7 mai 1938, à 11 heures, il sera procédé en séance publique à la direction des P.T.T., à Cahors, rue des Cadourciers, n° 1 bis, à l'adjudication de l'entreprise du service de poste automobile rurale de Martel-Nord.

Les personnes qui désirent prendre part à cette adjudication doivent en faire la demande par écrit au Directeur des P.T.T., à Cahors.

Les demandes devront parvenir le 21 avril 1938, au plus tard. Les intéressés devront joindre à leur demande, une pièce établissant leur nationalité (carte d'électeur, permis de conduire, etc.), et une attestation du service régional des assurances sociales constatant la régularité de leur situation au regard des assurances sociales.

Petites annonces économiques

A VENDRE, à Cahors, petite maison, 12, rue Traversière Labarre. S'adres. Mme Vignes, Gironde, Cours, par Cahors.

A CEDER en campagne, fonds de boulangerie, bien achalandé, 60 balles par mois, un peu de pâtisserie, son et repasse, outillage et voiture de livraison. Chauff. mazout et bois. Prix : 40.000 fr., libre. S'ad. L. MICHELET, 14, Bd Gambetta, Cahors.

REMERCIEMENTS

Madame Veuve BABEC, sa fille et sa petite-fille ;

Les familles DAVANT, OLLIVIER, AYOT et FAURIE remercient bien sincèrement toutes les personnes qui leur ont témoigné leur sympathie à l'occasion du décès de

Mme Vve RAYNAL

Arrondissement de Cahors

Castelnau-Montrâtier

Conseil municipal. — Le conseil municipal s'est réuni dimanche, sous la présidence de M. P. Mazelié, maire. Tous les conseillers, sauf M. Blanié, qui s'est fait excuser, sont présents.

M. le maire fait part au conseil du deuil cruel qui vient de frapper M. Blanié, ancien maire, qui vient de perdre son épouse. Au nom de l'Assemblée communale, M. Mazelié exprime à M. Blanié les bien vives condoléances de tous ses collègues.

Le conseil, sur la proposition du président, vote une subvention de 50 francs pour bourses d'apprentissage.

Il examine et classe quatre demandes d'emploi de cantonnier communal.

Le président soumet une demande de majoration de retraite de l'ancien cantonnier-Mériguet, auquel le conseil accorde un secours annuel et renouvelable de 600 francs.

Le conseil vote le crédit nécessaire à l'achat de trente chaises pour la mairie.

Il vote une subvention de 20 francs pour le monument élevé à la mémoire du maréchal Joffre.

Le président, au nom du conseil municipal remercie MM. Lacaze, conseiller général et Blond, littérateur, du don des ouvrages fait à la bibliothèque municipale.

Il remercie également M. Pouzergues, pépiniériste à Cahors, d'être venu procéder à la taille et à la mise en état des arbres et arbustes du jardin du monument aux morts.

Le conseil donne un avis favorable à dix demandes d'allocations militaires.

Il examine ensuite quelques demandes d'allocations médicales et aux vieillards.

La séance est levée à 16 heures.

Etat-civil du mois de mars. — Naissances : Néant.

Décès : Abiez François, carrier, à Castelnau, âgé de 43 ans ; Testut Pierre-Augustin, cultivateur, époux de Marie Roux, à Cayrac, âgé de 62 ans ; Raynal Catherine, veuve Palmié, sans profession, à Montaudou, âgée de 84 ans ; Feyt Zénaïs-Marie, veuve Dillac, à Castelnau, sans profession, âgée de 91 ans ; Lafargue Antoine, maçon, époux de Victorine Gissbert, à Castelnau, âgé de 83 ans ; Dabernat Germaine-Angeline, épouse de M. B. Blanié, à Castelnau, âgée de 74 ans ; David Pierre, époux Lucie Sicaud, boulanger à Castelnau, âgé de 64 ans.

Mariage : Néant.

Foire. — La prochaine grande foire de Castelnau-Montrâtier aura lieu mardi, 12 avril.

Luzech

Nécrologie. — Nous avons appris le décès, à la suite d'une courte maladie de M. Joseph Miran, propriétaire à Camy décédé à l'âge de 77 ans et de M. Louis Lacombe, frère de M. Joachim Lacombe, propriétaire à Luzech, qui disparaît à l'âge de 67 ans.

Les défunts, qui étaient d'excellents cultivateurs et de très braves gens emportent l'unanimité sympathique de toute la population.

Nous adressons aux familles éprouvées par ces deuils cruels, l'expression de nos condoléances les plus attristées.

Alimentation en eau potable. — M. René Besse, député de Cahors, vient de recevoir de M. Georges Monnet, Ministre de l'Agriculture et d'adresser à M. le Maire de Luzech, la lettre suivante :

« Monsieur le Ministre,

« Vous avez appelé mon attention, sur une demande de subvention supplémentaire présentée par la commune de Luzech en vue de l'exécution d'un projet d'alimentation en eau potable.

« Je suis heureux de vous faire savoir que j'ai décidé d'allouer à cette collectivité une subvention, payable selon les disponibilités budgétaires s'élevant à 34 0/0 des dépenses qui seront réellement faites, dans la limite du projet admis (montant de la dépense subventionnable : 90.000 francs).

« Veuillez agréer, etc. — Le Ministre de l'Agriculture, Signé : Georges MONNET.

Montgesty

Naissance. — Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance d'un beau garçon aux époux Fernand Lartigue, agriculteurs au village de Gizard. C'est leur 7° enfant vivant, tous pleins de santé ; l'aîné n'a que 14 ans. Nous adressons à M. et Mme Lartigue des félicitations bien méritées.

Décès. — Nous apprenons avec peine le décès, à Cahors, de notre compatriote, Mme Socirat, née Lescoul Lucie. La défunte laissera dans notre population des regrets unanimes. Nous présentons à la famille nos condoléances attristées.

Albas

Nécrologie. — Ces jours derniers, ont eu lieu les obsèques de Mme Vve Couture, décédée à l'âge de 86 ans. La regrettée défunte avait été une femme très laborieuse qui peut encore servir d'exemple aux jeunes générations.

Elle avait atteint son grand âge sans trop d'infirmités et elle était très sympathique à son voisinage.

Nous adressons à Mme et M. Couture, mutilé de guerre, son fils, Mme et M. Bénédicte, nos amis cadurciens, fille et gendre de la défunte, ainsi qu'à toute la famille, nos sincères condoléances. — E. L.

Montcuq

Destruction des nuisibles. — Le syndicat des propriétaires et chasseurs prévient la population de Montcuq qu'un empoisonnement de nuisibles aura lieu sur le territoire de la commune du 5 au 10 avril.

Il sera effectué par le garde fédéral, au moyen de poissons empoisonnés à la strichnine.

Attention ! Les chiens qui ne cessent de vagabonder pourraient bien être parmi les premières victimes.

Duravel

Electrification des écartes. — La séance d'adjudication pour l'électrification des écartes tenue le 24 mars, à la mairie, qui était présidée par M. Cax, adjoint au maire, assisté de M. Dayre, ingénieur du Génie Rural, à Bordeaux, et de la Commission d'Electricité, comprenait 6 soumissions de diverses usines et Sociétés de travaux électriques.

Les prix limites ayant été dépassés et majorés de 11 à 17 0/0, aucun adjudicataire n'a été admis.

M. Dayre consentait donc à se mettre en rapport avec ceux des adjudicataires qui avaient présenté les prix les plus avantageux et discutables, pour obtenir des rabais permettant au Conseil de les accepter.

Cette proposition ayant été mise aux voix, le Conseil adresse par délibération, pleins pouvoirs à M. l'ingénieur, pour négocier, sous réserve néanmoins que les résultats des pourparlers lui soient transmis avant signature du contrat, pour donner son adhésion.

Arrondissement de Figeac

Figeac

La fête du Collège de Jeunes Filles. — Les deux séances récréatives données au Théâtre Municipal, samedi en soirée et dimanche en matinée, par les élèves du Collège de Jeunes Filles, firent salle comble et obtinrent un brillant et légitime succès.

Dès l'entrée, une aimable surprise donne le ton de cette fête charmante. Des agents de police (des agents miniatures dont l'aîné à 7 ans), montent imperturbablement une garde, narquoise autant qu'illusoire. Leur sourire d'enfant semble dire, sous le képi sévère : C'est ici le Royaume de la Jeunesse, c'est-à-dire de la grâce et de la bonne humeur, de l'entrain, de la hardiesse, du rire, de tout ce qui fait la joie de vivre : Laissez, pour quelques heures tout souci à la porte, vous qui entrez...

Comment résister à cet ordre ingénu ? puisque, aussi bien, nous voici tout de suite sous le charme de la plus pittoresque fantaisie. On chante... mais c'est en anglais un chœur exécuté par Mlle Costes professeur d'anglais au Collège.

Parle-t-on vraiment latin sur la scène ? Sans doute, mais un latin qui n'a rien de rébarbatif. Si expressif, qu'il provoque dans la salle une franche gaieté, grâce à la gentillesse des jeunes actrices, à l'imprévu de leurs costumes à la justesse du ton, du geste, de l'attitude.

Après cette scène d'humour, voici, dans le « Ballet fleuri » le triomphe de grâce. Les ballerines font sensation, le

binet de consultation et le bureau du docteur. Derrière les larges vitres d'un premier et du second, Marie-Claude tandis qu'elle arpentait l'allée — d'un pas un peu timide soudain — aperçut des voiles blancs d'infirmières, des têtes bandées, des hauts de lits de fer aux barreaux peints en blanc.

Lorsqu'elle atteignit le perron, une femme surgit en haut de l'escalier du sous-sol : — Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'un air rogue en dévisageant la visiteuse.

— Je... je voudrais voir le docteur Joranne, répliqua Marie-Claude qui, impressionnée, n'osa pas décliner ses qualités.

Maintenant, elle avait le cœur un peu étreint ; il lui semblait tout à coup qu'elle faisait une chose répréhensible.

— L'heure de la consultation est passée. On ne vous recevra pas, dit le cerbère, sur un ton un peu plus amène.

— C'est pour affaire personnelle.

La femme la considéra avec méfiance :

— Les fournisseurs sont admis le matin, de neuf à dix, d'après-12 heures, en montrant du doigt une pancarte.

— Je ne viens pas en fournisseur... Je désire parler au docteur Joranne. Je suis Mme Joranne, finit par lâcher, tout à trac, la visiteuse.

La physionomie de la concierge changea instantanément :

gères comme des elfes, sur la pointe de leurs petits pieds. Souplesse et vie, art du détail, harmonie de l'ensemble, font le plus grand honneur aux cours de rythmique du Collège, ainsi qu'à la jeune maîtresse qui en est chargée, Mlle Mercadier.

A elle aussi, le mérite de cette exquise « Ecole des Mickey's », dont on ne sait que louer davantage : drôlerie de la mimique, pittoresque du costume, gestes mutins.

Toute cette grâce gauche et charmante de l'enfance, tout ce désir de plaire et cette joie d'être admirée, n'ont pas « droit de cité », sur la scène seulement. Elles s'épanouissent aussi, savamment affectueusement disciplinées, entre les murs de la classe primaire, une vraie classe, celle là, avec des vraies leçons de lecture, de gymnastique ou de chant.

Le Filibustier est une œuvre forte. De nobles sentiments dans des âmes fières, des aventures lointaines, un pathétique drame d'amour, dans un jeune cœur, voilà déjà certes, de quoi passionner un public délicat épris de grandeur morale.

Mais l'émoi est tout entière traversée d'une émotion de qualité plus haute. Sur tous les personnages qu'elle ennoblit, plane la vivifiante poésie de la mer, magnifiant les gestes simples, les actes quotidiens, les âmes frustes.

Nos félicitations aux jeunes actrices, en particulier à celle qui sut, avec tant d'art, incarner l'âme du vieux breton Le Goz. Nos plus vifs compliments à l'excellent professeur de français, qui les a exercées, Mlle Dabos.

Il convient aussi de louer hautement la vérité des décors, la richesse des costumes, la variété des programmes. Le mérite en revient à de délicats dévouements qui tiennent à s'envelopper d'une ombre discrète, qu'ils soient remerciés.

Le magnifique succès de cette fête, prouve la vitalité de notre Collège de Jeunes Filles qui sait allier le souci des études classiques les plus austères au sens de l'art, de la joie et de la beauté.

Les amis du Collège nous demandent de remercier en leur nom les personnalités qui ont bien voulu honorer de leur présence les deux séances récréatives et plus particulièrement, M. Bégue, inspecteur d'Académie du Lot.

Les pauvres de la ville ne furent pas oubliés ! les quêtes faites au cours des deux séances produisirent la somme de 660 francs.

Merci surtout à Mlle Morel, la distinguée directrice du Collège de Jeunes Filles et à Mme Besombes, animatrices incomparables, que nous prions d'agréer l'expression de notre reconnaissance.

Fêtes de mai. — La Commission des Fêtes de mai, du Conseil municipal a été convoquée à une réunion qui s'est tenue à la mairie, jeudi dernier à 20 h. 30.

Les commerçants étaient expressément invités à cette réunion, au cours de laquelle ont été nommés les membres du Comité d'organisation.

Nous en donnerons la composition prochainement.

La Boule Figeacoise. — La Boule Figeacoise a commencé dimanche dernier, sa saison. Le concours de doublette qu'elle avait organisé entre ses membres actifs a remporté un vif succès. Belle tenue des joueurs et temps magnifique.

Lorsque les parties commencèrent, douze quadrettes se trouvaient en jeu. Le soir, la doublette Sarda-A. Boyer, est première suivie des doublettes Thomas-Hénault et P. Boyer-Durand. Les deux premières se disputèrent une finale serrée qui se termina par la victoire de la doublette Thomas-Hénault.

1° Thomas-Hénault ; 2° Sarda-A. Boyer ; 3° Durand-P. Boyer ; 4° Nastorg-Grimaud père ; 5° Bouysy-A. Bonnet ; 6° Darys-Grimaud fils.

Nous avons constaté de nombreux nouveaux adhérents qui deviendront d'excellents joueurs. M. Combarieu, le sympathique chef de section de Figeac, nouveau venu, se signale comme un pointeur de classe.

La Boule Figeacoise devient une société importante qui attirera, tous les dimanches, sur la place de la Raison, une grande foule.

Arrondissement de Gourdon

Gourdon

Section de rugby. — C'est le dimanche 10 avril qu'aura lieu, au restaurant Lacombe, le banquet de l'Union Sportive Gourdonnaise.

Dans la journée sera joué le match traditionnel des vétérans contre l'équipe de la saison de rugby.

Nous savons que les vieilles gloires du rugby, à Gourdon ont à cœur de montrer aux jeunes en même temps que leur valeur athlétique que les années n'ont en rien altérée une démonstration de jeu

— Madame Joranne !... Oh !... par exemple !...

Elle rougit, balbutia des excuses embrouillées en s'inclinant si bas devant Marie-Claude que celle-ci ne comprit goutte aux paroles qu'elle prononçait avec volubilité, puis s'empressa :

— Je vous montre le chemin.

Elle cabota son énorme ventre vers le perron, avec une prestesse singulière pour cette ronde personne. Marie-Claude suivit.

— Veuillez entrer, madame Joranne ! Voilà le salon d'attente. Je vais chercher quelqu'un.

Elle avait ouvert une porte à gauche dans le vestibule. Marie-Claude pénétra dans une grande pièce largement aérée par deux fenêtres qui encadraient de vastes espaces de pelouse.

Par delà la grille, on apercevait le haut des autobus qui filaient le long du boulevard Bineau.

Marie-Claude s'amusa un instant à penser qu'elle attendait ainsi son mari, comme une simple cliente.

Avec curiosité et sympathie, elle examinait le décor. La pièce était artistement meublée et ne sentait pas du tout la banale antichambre réservée aux clients ; les murs étaient clairs, les rideaux coquets. Un beau tapis de Chirass mettait sa douceur moelleuse sous les pieds des vastes fauteuils profonds qui invitaient au repos.

Telle, l'atmosphère était douce et

qui, nous en sommes persuadés, sera impeccable.

Les jeunes ont, de leur côté, le ferme espoir de prouver qu'ils sont de taille à défendre les couleurs de notre active société. Ce sera donc un beau match en perspective qui attirera au stade de la Pousse la foule des grands jours.

Une partie musicale sera dans le programme, dont nous donnerons le programme prochainement.

Amicale-boule gourdonnaise. — Au cours de sa dernière réunion, l'A.B.G. a fixé la date de son concours annuel au 10 avril, et celle de son banquet au 15 mai.

Les conditions du concours seront adressées incessamment à toutes les Sociétés boulistes de la région. Nul doute que ce tournoi n'obtienne, comme les années précédentes, le plus vif succès.

Dans les Contributions directes. — Nous apprenons que M. Manié, contrôleur à Gourdon, est nommé à Epervan (Marne).

Tout en lui adressant nos plus vives félicitations pour cet avancement bien mérité, nous lui exprimons nos regrets de le voir quitter notre ville où il se comptait que des sympathies.

Chez les Boulistes. — Au cours de sa dernière réunion, l'A.B.G. a fixé la date de son concours annuel au 10 avril, et celle de son banquet au 15 mai.

Les conditions du concours seront adressées incessamment à toutes les Sociétés boulistes de la région. Nul doute que ce tournoi n'obtienne, comme les années précédentes, le plus vif succès.

St-Germain-du-Bel-Air

Obsèques. — Le samedi 2 avril ont eu lieu les obsèques de M. Joachim Delmas, garde mobile à Paris, décédé à l'âge de 26 ans. Le char funéraire disparaissait au milieu des couronnes. Une foule innombrable de parents et d'amis accompagnait à sa dernière demeure la dépouille mortelle.

A sa famille éplorée et à sa digne compagne, qui l'a soigné avec tant de dévouement, nous adressons nos sentiments de douloureuses sympathies. Alfred Pons-taud, ami personnel du défunt, a tenu à retracer la vie du défunt et à lui adresser le dernier adieu.

Dégagnac

Concours des P.T.T. — Parmi les lauréats du concours qui a eu lieu dernièrement, à Toulouse, pour les fonctions de facteurs-convoyeurs-entreposeurs des P.T.T., nous relevons, avec le plus grand plaisir, le nom de notre facteur local, M. Lucien Laborie.

Le succès obtenu à ce concours par M. Laborie, fait présager, son prochain départ de Dégagnac où il était acquis l'estime de tous par la régularité et le sérieux qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions.

Malgré les vifs regrets anticipés que nous causera son départ, nous lui adressons nos plus chaleureuses félicitations. — P. M.

COMMUNE DE CARNAC-ROUFFEC

ENQUETE D'UTILITE PUBLIQUE D'UN PROJET DE CHEMIN RURAL. DIT DE LAFAGE

Les habitants sont informés que le dossier relatif à l'enquête du dit chemin, sera déposé à la Mairie du 12 au 21 avril. A l'expiration de ce délai du 22 au 24 avril inclus, le commissaire enquêteur recevra à la Mairie, les déclarations écrites ou verbales des intéressés.

ETUDE

DE

Maitre Jean MERIC
AVUÉ A CAHORS
8, rue Georges-Clemenceau
Succ^r de MM^{rs} CHATONET et LACOSSE

ASSIST. JUD. du 8 mars 1938

En vertu d'un jugement contradictoirement rendu par le Tribunal Civil de CAHORS, le vingt-trois juillet mil neuf cent trente sept, enregistré, signifié et devenu définitif,

Entre Monsieur FAYDEL Alain, domestique agricole, demeurant à GIGOTZAC (Lot),

ET : Madame BASSOUL Marie, épouse FAYDEL Alain, la dite dame demeurant à CAHORS, chez Monsieur RIGAL, 23, Boulevard Gambetta,

IL APPERT :

Que le divorce a été prononcé entre les époux FAYDEL-BASSOUL, au profit du mari et aux torts et griefs exclusifs de la femme,

Pour extrait,
Signé : J. MERIC, Avoué.

Feuilleton du « Journal du Lot » 29

UN AMOUR COMME LE NOTRE par MAGALI